Sophie fredonne, les yeux sur les portes de l'ascenseur. Jamais Morgana ne lui avait vu cet air optimiste des gens qui font confiance au monde. Et elle n'a pas besoin de regarder Diego pour savoir qu'il a la mine réjouie. À force de l'observer, elle a

CARLA GUELFENBEIN

Nager nues

roman traduit de l'espagnol (Chili)
par Claude Bleton

appris à déchiffrer ses gestes et à deviner ses sentiments. Elle aussi est ravie. C'est la première fois qu'ils sortent ensemble. Morgana lui a demandé à plusieurs reprises de l'emmener à une de ses soirées […]

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Toute à sa joie de présenter son amie Morgana à un père qu'elle vénère, Sophie est loin d'imaginer la triangulation funeste qu'elle s'apprête à provoquer. Rapidement, ces deux-là partagent bien plus que leur affection pour elle – comme va en attester l'enfant à naître.

Anéantie par la trahison, Sophie coupe les ponts et rejoint sa mère en France alors même qu'en cet été 1973, à Santiago du Chili, le monde s'écroule. Mort d'Allende, état de siège : Morgana et Diego entrent dans la clandestinité et connaissent des moments d'intimité furtifs sous le fracas des hélicoptères et des détonations. Mais dans un guet-apens, tous deux sont tués. Conduite en Espagne, leur enfant est sauvée in extremis de l'enfer.

Le 11 septembre 2001, les images d'un avion qui perfore la surface verticale et sombre d'une tour à New York réactivent chez Sophie les souvenirs du palais du gouvernement en flammes vingt-huit ans plus tôt, à Santiago. Elle comprend alors qu'il n'est d'oubli sans pardon, ni pardon sans vérité. Et elle se lance à la recherche de cette enfant abhorrée – sa demi-sœur – qui, seule à présent, peut lui donner le goût de vivre.

Dans une prose orageuse et sensuelle où les spasmes des corps répondent aux convulsions de l'Histoire, Carla Guelfenbein affronte le Chili de sa jeunesse et des grands rêves brisés.

CARLA GUELFENBEIN

Carla Guelfenbein est née en 1959 à Santiago du Chili. Exilée en Angleterre, elle a étudié la biologie et le dessin. De retour au Chili, elle a travaillé dans des agences de publicité. Actes Sud a publié : Ma femme de ta vie *en 2007 et* Le reste est silence *en 2010.*

DU MÊME AUTEUR

MA FEMME DE TA VIE, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 963.
LE RESTE EST SILENCE, Actes Sud, 2010 ; Babel n° 1188.

Titre original :
Nadar desnudas
Éditeur original :
Aguilar Chilena de Ediciones S. A., Santiago du Chili
© Carla Guelfenbein, 2012
représentée par Piergiorgio Nicolazzini Literary Agency

© ACTES SUD, 2013
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-02192-4

CARLA GUELFENBEIN

Nager nues

roman traduit de l'espagnol (Chili)
par Claude Bleton

ACTES SUD

I

JANVIER 1973

SÉDUCTION QUADRANGULAIRE

Sophie fredonne, les yeux sur les portes de l'ascenseur. Jamais Morgana ne lui avait vu cet air optimiste des gens qui font confiance au monde. Et elle n'a pas besoin de regarder Diego pour savoir qu'il a la mine réjouie. À force de l'observer, elle a appris à déchiffrer ses gestes et à deviner ses sentiments. Elle aussi est ravie. C'est la première fois qu'ils sortent ensemble.

Morgana lui a demandé à plusieurs reprises de l'emmener à une de ses soirées mondaines, mais Diego s'y est toujours opposé. Selon lui, toute personne qui les verrait ensemble, même compte tenu de leur écart d'âge et de l'amitié qui la lie à sa fille, comprendrait aussitôt le lien secret qui les unit. Aussi, quand Sophie lui a annoncé qu'il les invitait à un dîner chez un sénateur, son enthousiasme était tel qu'elle a filé chez ses parents et pris en cachette dans l'armoire de sa mère une robe pour Sophie et une pour elle. Celle de Sophie a des manches longues et une transparence dans les tons verts, assortie à l'esprit d'une fille éthérée. La sienne est noire, un profond décolleté dans le dos lui donne l'allure d'une femme d'expérience. Sa mère avait dû les acheter sur un coup de tête, car elles sont loin de son style réservé et sérieux.

Une fois dehors, Sophie se tait. La rue brasse les murmures du fleuve, les rumeurs de la circulation, les aboiements lointains et les rires ténus, une arabesque de sons qui insuffle l'enthousiasme. Ils se dirigent vers le parking où est garée la Fiat 600 de Diego, et Morgana les prend tous les deux par le bras. Diego veut se dégager, mais elle l'en empêche. Elle se rappelle *Thamár et Amnón*, le poème de Lorca, et elle récite :

— "Thamár chantait sur la terrasse, elle était nue. À ses pieds répandues, cinq colombes glacées gisaient. Amnón, délicat et concret, dans le donjon la regardait."

— Délicat et concret, ton portrait tout craché, Diego, dit Sophie. Parfois, je me demande si nous ne devrions pas te déconcrétiser un peu. Qu'en penses-tu, Morgana ?

Et les deux jeunes filles éclatent de rire.

Diego affiche un sourire discret, léger arc de cercle, amène et retenu, qui ne dit jamais vraiment s'il dissimule satisfaction, ironie ou dédain.

— À vous deux, vous allez finir par me rendre fou, dit-il en pressant le pas, sous les réverbères dont les lueurs frémissent sur les façades grises.

*

Dans le vaste appartement du sénateur, que Diego tient en grande estime, les gens discutent par petits groupes, déambulent sur des tapis Khasan entre les canapés et les tableaux modernes qui confèrent au lieu un cachet cosmopolite. Mais son véritable charme, ce sont les immenses baies qui donnent sur le parc et sur la Vierge illuminée de la colline.

À peine entré, Diego engage la conversation avec une femme, haute taille, peau bronzée, traits anguleux d'aristocrate et coiffure élégante. Morgana et Sophie se carrent dans un fauteuil l'une contre l'autre. Sophie, un verre dans une main et une cigarette dans l'autre, exhale la fumée avec désinvolture. Elles échangent des regards de connivence, conscientes de l'intérêt qu'elles suscitent et du charme de leur attitude décontractée. Elles parlent presque en même temps et ponctuent leurs paroles de rires, sans fixer leur attention sur rien ni personne. Cependant, Morgana sait que son corps ne vit que sous le regard de Diego. À l'instant où leurs regards se croisent, il sourit lentement, détourne le sien et continue sa conversation.

Sophie finit par se rendre compte qu'au nombre des invités se trouve une célèbre artiste colombienne. Encouragée par Morgana, elle prend son courage à deux mains et l'aborde. C'est une femme menue et ses yeux noirs ont l'éclat subtil d'une hématite.

Morgana se sent libre d'abandonner son amie et va de groupe en groupe, son verre plein, indifférente au sens de ce qu'elle entend, préférant savourer les délices d'un léger vertige. Elle cherche les yeux de Diego et ne les trouve pas toujours. L'interlocutrice hoche la tête, opine souvent, égrène un rire qui l'encourage sans doute à se rapprocher de lui. Un homme d'une élégance tapageuse, toute tropicale, expose à un auditoire attentif ses théories sur les nouvelles attaques de l'impérialisme. À la fenêtre, Sophie bavarde toujours avec l'artiste. Morgana revient à Diego, qui a une main sur la taille de la femme, tandis que l'autre lui allume une cigarette d'un geste empressé, un geste qui accroît d'un degré leur intimité.

Elle entend alors une voix dont l'accent lui est familier :

— Salut. Tu es espagnole, hein ?

Elle se retourne et voit un garçon aux cheveux souples, dont le visage pétille d'ironie. Un duvet assombrit sa lèvre supérieure et lui confère un air d'extrême jeunesse, et toute sa personne brille de vivacité. Ses phrases sont saupoudrées de tournures châtiées, de parodies de jurons qui la font rire, et entraînent dans une conversation éloignée du registre intellectuel des personnes présentes. Il est musicien, de passage au Chili avec son orchestre pour une série de concerts dans tout le pays. Ils parlent de Franco, de Joan Manuel Serrat, du gouvernement socialiste, abordent des sujets sur lesquels ils dissertent avec enthousiasme et sans fausse note. Pourtant, Morgana a l'impression de ne plus exister par elle-même, comme si tout son être était blotti au fond de Diego.

Leurs verres sont vides et le jeune homme propose de les remplir. Pendant qu'il se dirige vers la salle à manger, de nouveau elle cherche Diego et s'aperçoit qu'il la regarde fixement. Elle espère trouver sur son visage une carte qui lui indique la route à suivre, mais ne voit que son expression indéchiffrable. Quand le musicien revient, Morgana prend son verre et le boit d'un trait. Elle sent la chaleur du liquide descendre dans sa gorge. Le garçon l'a prise par la taille et chuchote à son oreille. Au milieu de leurs rires, il laisse ses lèvres errer sur son cou. Un geste furtif qui aiguillonne ses sens. Elle pourrait sans résistance aller jusqu'au bout, excitée par le regard de Diego qu'elle devine braqué sur elle, sur eux, un regard brûlant de désir en voyant son contact avec le jeune homme, et justement, parce qu'elle le sait

et qu'elle ne veut pas le décevoir, elle se laisse entraîner – escortée de sourires et de caresses – sur la terrasse. La nuit estivale est fraîche et étincelante. Là, contre la balustrade, tournant le dos au parc plongé dans l'ombre, le garçon l'embrasse. Le souffle court, il introduit une main dans le décolleté et presse doucement un sein. Elle aussi l'embrasse, le touche, love son corps contre lui. Comme engourdie, elle ferme les yeux, prise d'un léger vertige qui l'éloigne encore plus de la réalité. Aussi a-t-elle l'impression, en entendant la voix de Diego, que ses mots remontent du puits de son imagination.

— On s'en va, a-t-il dit.

Elle se détache du garçon et en se retournant croise le regard de Diego incrusté en elle. Elle reconnaît dans ses yeux cette nuance de chute, ce flou qui les enveloppe quand s'éveille l'avidité qu'il a d'elle. Elle rajuste sa robe d'un geste vif et maladroit. Elle se sent perdue, comme si une force surnaturelle l'avait dépouillée de sa peau, comme si, n'ayant nulle part où se cacher, elle affrontait les flèches douloureuses du soleil. Diego secoue la tête et aspire une bouffée de sa cigarette, et elle croit être en présence d'un scientifique qui, avec une ironie froide et hermétique, évalue les résultats d'une expérimentation qu'il a étudiée pendant des mois dans la solitude de son laboratoire.

Sur le chemin du retour, Diego conduit en silence. Au loin, on entend le hululement d'une sirène. Un son pressant qui s'incruste dans sa poitrine. Tandis que Sophie commente avec enthousiasme les grands et petits moments de la soirée, Morgana essaie de capter le regard de Diego dans le rétroviseur. Elle a besoin de la profondeur tranquille de ses yeux,

dans lesquels elle aime plonger. Mais elle y trouve l'expression froide et résolue de celui qui conduit en exil une personne qui n'est plus la bienvenue dans le royaume. Diego allume la radio et les premiers accords d'une chanson emportent les paroles de Sophie, le chaleureux goutte-à-goutte de sa voix dans lequel elle tentait de se réfugier.

La colère monte. Elle se rappelle les longues nuits de questions de Diego, son angoisse, à la fois importune et exacerbée. Elle se rappelle la faim qu'elle éveille en lui, dit-il, dans son être, pas seulement celle de son corps, mais aussi de toutes les expériences inconnues qu'il lui offre, de l'ampleur illimitée de la vie. N'est-ce pas lui qui a souhaité la voir dans les bras d'un autre homme ?

La colère se mue en peur. Elle s'est éloignée du monde pour l'aimer. Rien de ce qui jusqu'alors donnait un sens à sa vie n'a plus d'importance aujourd'hui. À la seule idée de le perdre, elle se fige. Elle sait que sans l'amour de Diego, elle finira par disparaître.

II

DEUX ANS AUPARAVANT

LA SOLITUDE DES CORPS

Au bord de la piscine, Sophie regarde Morgana et se dit qu'elle aimerait la dessiner, faire une esquisse de son corps surgissant en divers endroits de la feuille, et dessiner le balancement de l'eau à l'encre noire parsemé de quelques gouttes de bleu. Mais le véritable défi serait d'exprimer son exubérance, l'élasticité de ses mouvements, la puissante énergie qui émane de son être, éclatant, indomptable.

Morgana plonge, ses fesses nues affleurent. L'air est chaud et délicieux, insolite pour un été à Santiago où les nuits sont généralement fraîches.

— Tu vas passer la nuit au bord ? Allons, viens, l'eau est bonne ! crie-t-elle à Sophie.

Elles étaient passées par un trou dans le grillage. C'est Morgana qui l'a entraînée à la piscine du Stade français, et Sophie ne regrette pas de l'avoir suivie. Elle enlève sa jupe et, d'un geste, sa blouse bleue. La culotte blanche, accrochée à ses hanches étroites, brille dans l'obscurité comme la tête d'un ours polaire, ainsi que le bracelet multicolore qu'elle porte toujours à la main gauche. Elle en a des dizaines, qu'elle décore de taches, de motifs et d'arabesques. Il lui donne un air de gitane qui contraste avec son image fine et exempte de courbes : on dirait un gamin.

Elle enlève sa culotte vivement et la cache sous ses vêtements. Pendant ce temps, Morgana plonge encore une fois. Ses cheveux noirs et frisés ondoient comme les plantes au fond de l'océan.

Sophie ferme les yeux, se pince le nez et saute à la verticale. Elle imagine que son corps s'écrase au fond de la piscine. Elle a beau avoir dix-huit ans, et ne pas dédaigner la vie, elle pense parfois que la mort est aussi vaste.

Elle voit Morgana s'approcher à grandes brasses et elle plonge, attrape Sophie par un pied et l'attire vers elle. Sophie se débat et parvient à se libérer. Sans laisser à Morgana le temps de réagir, elle lui met la tête sous l'eau.

Maintenant, elles nagent sur le dos.

Il y a huit mois que Sophie est venue vivre avec son père au Chili. Quelques semaines après son arrivée, Morgana a sonné à sa porte et lui a demandé si elle pouvait entrer. Elles s'étaient croisées dans l'ascenseur de l'immeuble, et s'étaient toujours saluées avec gaîté et curiosité, mais ne s'étaient encore jamais parlé.

L'eau s'écoule en bribes infinies qui lâchent sur leur peau des décharges infimes. Tout est mouvement : les dos ondoyants, les filaments de lumière que la lune dessine à la surface, les feuilles de bouleau qui au contact de la brise ravivent leur face argentée. En même temps tout se fige peu à peu, atteint la sérénité.

— Anne serait fière de nous si elle pouvait nous voir, dit Morgana.

— L'ennui, c'est qu'elle est à dix mille kilomètres et qu'elle ne nous connaît pas.

— Ça viendra, tu verras, affirme Morgana avec force. Je vais écrire un essai sur sa poésie, si lucide,

si parfait, qu'il traversera l'Atlantique, et Anne Sexton, la meilleure poétesse de sa génération, tombera à nos pieds.

— Tu es folle, *mignonne**[1], dit Sophie dans son français traînant, typique des hautes sphères parisiennes. Tiens, trois mots qui commencent par un *a*.

— Azuttendrir, abasourpiger, asfixilitique. Et avec un *m*, crie à son tour Morgana.

En parfaite fille de diplomates, Morgana a vécu dans plusieurs villes du monde, y compris Paris, dans le quartier où Sophie avait vécu avec sa mère depuis son enfance. Elles s'amusent à imaginer qu'elles ont dû se croiser plus d'une fois dans les rues, dans le métro, ou à la boulangerie.

— Mentipouiller, mésaventurer, masturbaiser, enchaîne Sophie.

— Ah, tu en es là ? Tu penses à quelqu'un en particulier ?

Elles nagent vers le bord et s'asseyent sur le ciment. Morgana rassemble ses cheveux et les noue. Le visage ainsi dégagé met à nu son architecture. Sourcils droits et épais, presque joints, séparant ses yeux avides et moqueurs de son front arrondi de fillette.

— Il s'appelle Camilo. Il travaille à la papeterie où j'achète mon matériel de peinture.

Elles s'allongent sur le ciment qui a conservé la chaleur du soir. Là-haut, l'éclat de la lune recouvre le ciel comme un drap.

— Il est comment ? demande Morgana en se tournant vers elle.

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original. *(N.d.T.)*

— Il a un cul à se damner, répond Sophie en imitant la façon de parler de son amie.

La piscine est encore agitée, comme si un géant y avait soufflé son haleine. Sophie ne sait pas pourquoi elle a dit cela, peut-être a-t-elle voulu la rendre jalouse. Mais un coup d'œil sur Morgana lui montre qu'il n'en est rien. Ses yeux brillent de curiosité et de jubilation en voyant qu'elles s'aventurent dans l'univers abstrait – où l'imagination se déchaîne – et divinement charnel qui est le sien.

— Donc, il est beau, conclut Morgana en éclatant de rire.

— Trop, me dirait Diego. Il me conseillerait la prudence.

Elle ment. Camilo n'est pas beau. Il a l'air triste, sauvage, presque agressif, de ceux qui savent déjà que l'infortune peut être impitoyable.

— Diego, Diego, tu te rends compte que tu n'arrêtes pas de prononcer son nom ? Pourquoi ne l'appelles-tu pas papa ? D'ailleurs, quand vais-je faire sa connaissance ?

— Tu devrais passer un soir, parce qu'il travaille toute la journée. Mais dis donc, tu as fini de poser des questions !

Elles éclatent de rire. Sophie se moque de l'insistance de Morgana à tout savoir avant de l'oublier l'instant d'après. Elle a l'impression que dans l'esprit de Morgana chaque minute efface la précédente, afin d'affronter les événements avec la simplicité de l'ignorance.

La brise nocturne commence à répandre sa fraîcheur.

— On devrait se rhabiller, suggère Sophie.

— Oui, une meute d'adolescents pourrait débarquer et nous voir toutes nues.

— L'idée t'enthousiasme ?

— Elle ne me déplaît pas.

— Tu es vraiment folle, dit Sophie en prenant ses petits seins dans ses mains, comme si l'hypothèse de Morgana était soudain devenue réalité.

Morgana a vingt-deux ans, quatre de plus qu'elle. Sophie regarde la luminosité de la nuit, prisonnière des gouttes collées à la peau nue de son amie, et elle imagine que celle-ci doit posséder une bonne dose de force et de culot pour piloter ce corps avec tant de désinvolture.

Après s'être rhabillée, Morgana sort de son sac une petite boîte en métal. Sur le couvercle est dessinée la silhouette d'un ange, les ailes partent des épaules et tombent jusqu'à ses pieds. Elle en sort un papier qu'elle remplit de feuilles hachées de marihuana. Le ciel respire, tout proche. Sophie se dit qu'en tendant le bras, elle parviendrait sans doute à le toucher.

Ce premier soir, quand elle sonna à l'improviste chez Morgana, celle-ci prépara un joint et lui raconta que l'ange était un cadeau du premier garçon avec qui elle avait fait l'amour. Sophie avait déjà fumé avec des amis des Beaux-Arts, mais le mur qui l'avait définitivement séparée du monde était devenu si haut et si étendu qu'elle n'essaya plus jamais. Jusqu'à l'arrivée de Morgana.

— Je l'ai vu l'autre jour entrer dans l'immeuble. Il n'est pas mal ! dit Morgana après avoir aspiré une profonde bouffée.

— Qui ?

— Ton père, Diego.

— Elles disent toutes la même chose.

— Qui c'est, ces "toutes" ?

— Les femmes, *mignonne**, qui veux-tu que ce soit ?

— On dirait que ça te dérange.

— Non, pas du tout. Diego adore les femmes et elles le lui rendent bien. Voilà pourquoi elles sont inoffensives.

Auprès de Morgana, le mur de l'isolement ne s'allonge plus. Morgana danse et fredonne un air d'une voix rauque.

— Bon, on y va ? dit-elle.

— Ah, je ne peux pas !

— Comment cela, que va penser Anne de toi ?

Timidement, Sophie se laisse aller et se déhanche.

— Tu vois bien ! dit Morgana en riant.

Bien sûr que je peux, avec toi je peux tout, avec toi je perçois la nature excitante des choses, songe Sophie en levant les bras et en les balançant au rythme des sons cadencés de Morgana.

ATTENDS-MOI

En entrant dans l'ascenseur, Diego trébuche sur le sac de Morgana, bafouille et relève la tête. Ses cheveux courts dissimulent peut-être une calvitie naissante, ses mouvements sont souples, jeunes, même si la pleine conscience qu'il semble avoir de ceux-ci ne les rend pas du tout convaincants. Le pourtour de ses yeux est rougi et ridé. On dirait que sa fossette au menton et le profond sillon entre ses sourcils aux arêtes saillantes ont été taillés au biseau et qu'on a oublié de les polir.

— Cet ascenseur est de plus en plus lent, il y a dix minutes que je l'attends, dit-il.

— Quand j'en ai assez d'attendre, je descends à pied, réplique Morgana.

— Vraiment ? Les douze étages ?

— Moi, j'en ai quatorze.

Il s'adosse à la paroi du fond et la regarde à nouveau.

— Tu as raison, ça me ferait du bien.

Il la toise, comme s'il la soupesait, pendant que dans ses yeux semblent se succéder des images lointaines, donnant l'impression que sa conscience fonctionne sur plusieurs niveaux à la fois.

— Tu es Morgana, l'amie de Sophie, dit-il.

— Comment le sais-tu ?

— Parce qu'elle t'a assez bien décrite. Et à ton accent espagnol, bien sûr.

Elle aime cette idée d'avoir partagé quelques instants de leur intimité.

— Sophie aussi m'a parlé de toi.

— Sans doute de pures merveilles, dit Diego avec un sourire.

Morgana ne répond pas et passe son sac à l'épaule. Diego suit le mouvement de son bras qu'elle soulève pour bien le caler.

— Pour Sophie, c'est une bonne chose de t'avoir rencontrée. Je suis vraiment ravi que tu sois par ici, Morgana.

Encore une fois, il a prononcé son nom, et elle croit distinguer une sorte d'enthousiasme dans son regard. Au huitième étage, la présentatrice d'une chaîne de télévision fait résonner ses talons en entrant dans l'ascenseur, embrasse Diego sur la joue et se met à lui parler, aux oreilles de Morgana ses mots ont la couleur du verre cassé, des feux d'artifice, de l'anxiété. Elle agite les mains, bat des cils et sort lentement la langue entre ses lèvres.

— Qu'as-tu pensé du discours du président ? demande Diego.

La présentatrice lance un regard fugace du côté de Morgana et répond sans cesser de cligner les paupières :

— Il était sans doute un peu trop bousculé pour tout faire d'un coup. La nationalisation des banques, des entreprises, l'accélération de la réforme agraire. Tu ne crois pas que ça risque de tourner mal ?

— Ça se fait rationnellement. Je t'assure. Si tu voyais les indices de pauvreté, tu ne serais pas de cet avis. Ils sont effrayants. Je te les passe quand tu veux.

Les portes s'ouvrent, Diego salue d'un geste et hausse le sourcil droit en étalant un sourire qui cherche à séduire.

Dès son plus jeune âge, Morgana a pris conscience de l'énergie qui émane de son corps. Un tissu invisible qui capte l'intérêt des hommes. À l'origine, face aux regards voraces qui glissaient sur sa peau, elle avait la sensation d'être envahie par une colonie d'insectes, et un jour une bouffée de chaleur l'a assaillie à la base de sa colonne vertébrale ; une vague qui enflait, zigzaguait et la chatouillait. Elle surgissait sans prévenir, quand dans l'automobile de son père elle sentait le frôlement rythmé de la banquette en cuir, ou bien quand elle fermait les yeux et se concentrait sur la naissance de sa colonne vertébrale. Au début, aucun mot ne rattachait cette brûlure à l'intérêt dont elle était l'objet. Elle la traquait, creusait en solitaire, apprenait à la convoquer et à la contrôler, bien avant de l'associer à l'image d'un homme.

*

Aujourd'hui, le patron de la librairie où elle va travailler tous les matins lui a demandé de venir plus tôt. Elle attend l'ascenseur et l'entend grogner, craquer, ses câbles se déroulent, emportant ce rectangle de lumière blanche où ses délires de la veille sont restés intacts. Et elle pense avec satisfaction à l'essai sur Anne Sexton et Sylvia Plath qu'elle a sous son bras. Elle a beaucoup aimé l'écrire, mais elle a du mal à communiquer sa passion pour la poésie aux amphithéâtres de l'université. "La lune n'est pas la porte. C'est un visage de plein droit", se dit-elle, c'est pourquoi elle se refuse à disséquer Sylvia Plath

comme un animal de laboratoire. Parfois, en écoutant ses professeurs, elle a l'impression d'être dans une boucherie. Tout ce qui rend le mot vivant, son atmosphère, son mystère, l'écho qu'il a laissé dans l'oreille, est tronçonné, classé et aseptiquement rangé dans un réfrigérateur. Si elle ne renonce pas, c'est uniquement parce qu'elle ne veut pas capituler devant l'Académie. Elle est décidée à réussir et à obtenir les meilleures notes possibles.

Le réceptacle métallique descend, mais ne s'arrête pas au douzième étage. Déception. Elle espérait retrouver Diego. Qui étendrait sur elle ce voile délicat de regards et de mouvements – loin de la séduction grossière de la présentatrice – qui aurait, elle en est persuadée, exacerbé son désir. Elle a calculé chaque détail de sa toilette. Un mélange parfait de volupté et d'innocence. Mais dans la solitude de l'ascenseur, elle se sent soudain ridicule, s'accroche à son sac qu'elle plaque contre son léger pull moulant qui souligne la forme de ses seins. Elle voudrait aussi cacher sa jupe aux couleurs pâles et aux volants d'aspect enfantin qui laissent ses jambes à nu.

Au rez-de-chaussée, elle s'étonne d'apercevoir Diego, tournant le dos à l'ascenseur, debout sur les marches de l'entrée. Derrière lui, en toile de fond, l'avenue superbe et impeccable qu'elle aperçoit de sa fenêtre du quatorzième étage dégénère en voie indigne peuplée d'autobus fumants et de voitures qui grincent dans le matin ensoleillé de mars. Diego l'aborde en souriant. Sa figure allongée et sa veste un peu froissée, en lin couleur crème, lui rappellent ces aventuriers qui partent à la conquête de terres lointaines. Son corps se déplace avec la secrète autorité,

à la fois détendue et ferme, d'un fauve qui à tout instant peut passer de l'inertie à l'embuscade.

— Quel heureux hasard de te voir, je voulais justement te parler, dit Diego.

Un baiser sur la joue. Ce n'est pas le contact anodin des visages qui la perturbe, mais le frôlement de ses mains. Morgana a une perception lente de cet homme, qui bouleverse ses sens.

— Sophie n'est pas en forme. Elle n'est pas sortie depuis deux jours. J'ai une réunion et je rentrerai tard. J'aimerais qu'elle ne reste pas seule. Tu pourrais passer à la maison dans l'après-midi ?

— Bien sûr, pas de problème.

— Je serais ravi qu'un soir tu viennes dîner avec nous. Ce sera l'occasion de se connaître un peu mieux.

Morgana rattache ses cheveux sur sa nuque. Elle remarque que le regard de Diego s'attarde sur ses seins. Un réflexe qu'elle connaît bien et qui n'a pas beaucoup d'interprétations possibles.

DISPARAÎTRE

Sophie l'a invitée à dîner. Pendant qu'une pluie d'automne précoce fouette les carreaux de sa fenêtre, Morgana recopie le poème qu'elle apportera en cadeau à son amie.

> *Je m'en vais, m'en vais, m'en vais, mais je reste*
> *mais je m'en vais, désert et sans sable :*
> *adieu, amour, adieu, jusqu'à la mort.*

Depuis son enfance elle va de pays en pays, et ce poème exprime bien cette impression qu'une part d'elle-même est restée dans les lieux et les personnes qu'elle a quittés. Mais ce qui la bouleverse, c'est l'idée qu'en chemin elle finisse par disparaître. Voilà pourquoi elle cherche des poèmes que Sophie intégrera dans ses dessins.

C'est Diego qui ouvre. Il porte un pantalon de velours noir et une chemise bleue, qui lui donnent un air plutôt détendu. Sous l'éclairage de l'entrée, elle distingue les rides sur les joues, les lignes qui s'entrecroisent sous les paupières inférieures, les tempes grises.

Cette fois, l'appartement, qu'elle a toujours vu en désordre, envahi par les esquisses et les peintures de Sophie, est rangé, et l'éclat de deux grosses chandelles

crée une chaude intimité. Une femme à la chevelure épaisse fume en regardant par la fenêtre la nuit noyée de pluie. Sans doute la dernière conquête de Diego dont Sophie lui a parlé, se dit Morgana. Elle remarque sa maigreur et ses vêtements plutôt masculins. Une apparence androgyne, à peine contredite par les frisettes et la chaînette en or qui pend à son poignet. La femme se retourne et lui adresse un sourire qui, dirait-on, vient de se déposer sur son visage.

— Bonsoir, je m'appelle Paula.

Sa voix est épaisse et ferme.

— Excusez-moi, Paula, Morgana. Morgana, Paula, intervient Diego en levant les bras pour manifester un repentir futile.

Les épaules cambrées de Diego, perchées sur la minceur de son corps, proclament qu'il n'a rien à cacher, qu'il est ravi de son apparence et de sa personne. Un instant, Morgana l'imagine nu et pense qu'il est le genre d'hommes à assumer sa nudité avec une confiance absolue.

À table, Diego interroge Morgana sur sa vie. Il manifeste un intérêt sincère, même pour les détails les plus insignifiants. Mais surtout, Diego ne la quitte pas des yeux, il ne cesse de l'observer, comme s'il mesurait la lueur euphorique qui scintille au fond de ses yeux.

Un éclair illumine les fenêtres. Si intense qu'il semble avoir éclaté à quelques mètres de là. Pendant quelques secondes, la violence de la lumière dévore les couleurs de la pièce. Au loin, la ville papillote entre lumière et obscurité.

— À Paris, nous vivions à quelques rues l'une de l'autre, tu ne trouves pas ça incroyable, Diego ? demande Sophie.

— Nous aurions pu être amies dès cette époque.

— Tu ne m'aurais même pas remarquée, j'étais malade, dit Sophie.

Un silence chargé de matière obscure s'instaure, que la conversation empressée de Diego a tôt fait de dissiper. Le téléphone sonne dans le couloir et Sophie va répondre. Morgana remarque que Diego, tendu, la suit du regard. Quelques secondes plus tard, Sophie revient.

— Comme d'habitude ? demande-t-il.

— Oui.

— Combien de fois ont-ils appelé aujourd'hui ?

— C'est la troisième.

— Que se passe-t-il ? demande Paula.

— Ce n'est rien. Quand on décroche, quelqu'un raccroche à l'autre bout du fil.

— Ça dure depuis longtemps ? demande Paula, alarmée.

— À peu près trois semaines, n'est-ce pas, Diego ? répond Sophie.

— Tu vois le genre, des oisifs qui n'ont rien de mieux à faire, tranche celui-ci en lançant à Paula un regard acéré qui dit clairement qu'il ne veut pas qu'on aborde le sujet.

À l'heure du café, Sophie souligne l'intérêt que partagent Diego et Morgana pour la poésie de Miguel Hernández. On évoque les lettres qu'il écrivait en captivité à sa femme Josefina, et de sa peur de ne plus jamais retourner dans ses bras. De temps en temps, Diego glisse un de ses poèmes dans la conversation, et une légère rougeur l'envahit, comme s'il avait honte d'égratigner ses mots.

— Il pressentait sa mort, dit Paula.

Diego la regarde. Son regard est lourd de sens.